

Bretelles

Marseille, Juin 1965.

Au-dessus de la porte cochère on peut lire « ECOLE COMMUNALE DE FILLES » gravé en lettres majuscules. Un peu plus bas dans la rue, pompeusement baptisée « boulevard », s'ouvre une autre porte cochère parfaitement identique, mais dont le fronton porte l'inscription « ECOLE COMMUNALE DE GARCONS ».

Le bâtiment est vétuste, avec de grandes fenêtres. Rigaud prétend qu'autrefois c'était une prison, à cause des barreaux aux fenêtres.

A la récré, à l'ombre fraîche des platanes de la cour, avec mes copains Auguste, Rigaud et le sergent Garcia on se raconte les dernières aventures de Bob Morane et de son ennemi juré l'Ombre Jaune. Sergent Garcia, c'est pas son vrai nom. En vrai, il s'appelle Ventoso. Il est gros comme le sergent Garcia qui court après Zorro dans le feuilleton du jeudi après-midi à la télé dans « l'Antenne est à nous ». Il l'imité super bien.

C'est Auguste qui a eu l'idée.

- Té vé, si on allait chez Bretelles après la sortie des classes ?
- Pour sonner chez lui ? a demandé Rigaud.
- Non, cette fois on va lui balancer des pétards, a dit Auguste avec le sourire inquiétant de l'Ombre Jaune.
- Ah ouais, j'ai dit. Une bande de Cobras sur le paillason !
- Et comment on va les mettre sur le paillason ? On les balance depuis la rue ? a demandé Sergent Garcia.
- Nan, on risque de louper le paillason. Il faut aller les mettre dessus. On allume la mèche et on sonne en partant. Comme ça quand il ouvre la porte, paf ! ça lui pète aux pieds.

Rigaud qui mime avec les mains une explosion nucléaire, se réjouit d'avance du spectacle. Sergent Garcia se bidonne, mais je commence à penser au « on », et l'idée me paraît soudain bien moins bonne. Légèrement inquiet, je demande :

- « On » aura le temps de s'échapper ?
- Oh fan, avé la mèche, on aurait le temps de tuer un âne à coup de figues molles.
- Bon bé, qui y va ?

Pas de héros volontaire. On décide à la ploum :

- Ploum, ploum, débi débo la saint sabo la canabo ploum bèche

Meeerde, c'est sur moi que ça tombe. J'aurais mieux fait de me taire.

Bon, je ne vais pas me dégonfler devant les copains. Qui a les pétards et les alloufes ? Personne ? Ben, alors, comment on fait ? Il faut aller en acheter à « Bas les Masques. »

===

Entre les 2 portes de l'école, et sur le trottoir d'en face, se serrent de petites

maisons mitoyennes aux murs blancs et aux volets à peine entrouverts à cause de la chaleur. Les maisons sont toutes séparées de la rue par des terrasses étroites qui ouvrent sur la rue par de petits portails en fer.

L'une de ces maisons, à mi-chemin entre les 2 portes de l'école, est le paradis des cancre : une boutique où l'on vend des friandises et des farces et attrapes. Sur la devanture on peut lire « Bas les Masques » autour du dessin de 2 masques, l'un hilare, l'autre triste. C'est là qu'on trouve les caramels carambar, les malabars et les bâtons de réglisse qui collent les dents des mâchoires et empêchent de répondre à monsieur André, le directeur de l'école et l'instituteur de ma classe de CM2, quand il nous interroge. Alors il nous envoie nous rincer la bouche sous l'eau d'un des robinets du lavabo de la cour de récré, à côté des cabinets. Au bazar, on trouve aussi les bonbons à 1 franc et surtout les pétards rouges à mèches, les Cobras, qui ressemblent à des petits bâtons de dynamite que l'on achète avec l'argent des consignes des bouteilles en verre trouvées dans les poubelles. Heureusement que maman ne sait pas qu'on fouille les balayures. Elle me crierait. La boutique est tenue par la mamèche, une vieille dame. Toute petite et toute ridée, toujours habillée de noir, elle ressemble à une olive noire à apéritif. Auguste prétend qu'elle est une sorcière et qu'elle a des yeux dans le dos. Tout ça parce qu'il s'est fait choper à chaparder des rouleaux de Zan.

Plus bas dans la rue se trouve la maison du fou.

Quand on sonne au portail, et qu'on se carapate à toute vitesse en riant, il surgit comme une fusée sur sa terrasse en faisant des moulinets avec les bras et en hurlant des invectives avec un accent et des mots que personne ne comprend mais qui nous font bien rire.

C'est pour ça que tout le monde l'appelle « le fou ». Mais nous, avec les copains, on l'appelle Bretelles à cause de son accoutrement. Sa tenue est bizarre : été comme hiver il est en marcel et en pantalons gris informes tenus par une paire de bretelles. En guise de ceinture une ficelle. Il a une drôle de casquette à grosses rayures sans visière sur la tête.

===

Rigaud fait le guet côté rue, Auguste côté terrasse. Sergent Garcia me passe les pétards et la boîte d'allumettes. Nous sommes tous accroupis devant le muret en ciment de la terrasse, comme les soldats américains dans « le jour le plus long » qu'on a vu au cinéma du quartier. Le portillon n'est pas fermé. Je le pousse. J'ai l'impression que tout le quartier entend le grincement métallique des gongs rouillés. J'entre sur la terrasse. Elle est encombrée d'un tas de ravans. Quelques pas vers la porte d'entrée de la maison surplombée d'une marquise aux carreaux cassés. Pas de signe de vie. Mon cœur bat la chamade. Je m'accroupi devant la porte. Je me concentre. Je pose le chapelet de pétards sur le paillason et j'extrait une allumette de la boîte, quand soudain je sens une présence derrière moi. Je me retourne.

Les mains sur les hanches, Bretelles se tient debout entre moi et le portail de la terrasse. Il me regarde: je suis fait !

===

Je m'assois à la table sur laquelle Bretelles a posé les pétards et les allumettes. Le sol est recouvert de tomettes rouges méticuleusement cirées. Un

ruban de papier tue-mouches pend au-dessus de la table. Prisonnier, j'ai une pensée empathique pour les mouches engluées. Sans dire un mot, Bretelles a ouvert la glacière. Une bouffée d'air froid me caresse les jambes. A moins que ça ne soit la peur ? Mais non, bizarrement, Bretelles ne semble ni méchant, ni en colère. Il retire une bouteille de limonade de la glacière. Il en décapsule le bouchon en porcelaine. La bouteille fait pschiiit. Il prend 2 verres en Pyrex sur l'étagère au-dessus de la pile¹ et les pose sur la nappe cirée. Il écarte sa chaise et s'assoit en face de moi. Il verse la limonade dans les 2 verres et en pousse un devant moi. Il me regarde attentivement, avec curiosité. Je n'en mène pas large.

- Tiens, bois. Il fait chaud.

Nous buvons en silence. La limonade est fraîche et pétillante. Je repose mon verre et je regarde le chandelier posé sur le buffet. Il a sept branches. Des cadres avec des photos de famille sont disposés près du chandelier.

- Tu regardes les photos ?
- Oui, monsieur. C'est votre famille ?
- Oui.
- Où ils sont ?

Quelque chose de bizarre passe dans son regard. Bretelles ne répond pas. Il remplit de nouveau les verres.

Grrrrring ! La sonnette grince.

Bretelles repousse sa chaise, se lève et va ouvrir la porte. C'est maman avec son couffin à provisions! Derrière elle, les copains, pas rassurés, se serrent les uns contre les autres. Ils s'attendaient à me retrouver dépiauté ou ficelé comme un des saucissons accrochés chez le boucher-charcutier, voire pire encore.

Maman aussi a l'air inquiète.

- Je suis vraiment désolée. Il ne le refera plus. Il va se prendre une rouste maison...

Bretelles fait signe que non. Il dit qu'il ne faut pas me punir mais m'expliquer.

M'expliquer quoi ?

===

Dehors, maman marche vite. Elle me tient la main. Elle me dit qu'il ne faut pas se fier aux apparences que Bretelles (enfin, elle ne l'appelle pas Bretelles, mais monsieur Saban) n'est pas fou et qu'il ne faut pas l'embêter, parce qu'il est revenu des camps et qu'il a parfois des crises.

Je me demande bien de quels camps il s'agit ? Je n'ai rien dit, mais ça n'a pas l'air d'être le même genre de camp que celui de la colo.

¹ En Provence, évier taillé dans une pierre